

✕ **Barbara Cassin, *La Nostalgie. Quand donc est-on chez soi ?*** ✕

Paris, Autrement, 2018, 157 pages, 10 €

Mustapha Harzoune

DANS **HOMMES & MIGRATIONS** 2018/4 n° 1323 , PAGES 212 À 212

ÉDITIONS **MUSÉE DE L'HISTOIRE DE L'IMMIGRATION**

ISSN 1142-852X

DOI 10.4000/hommesmigrations.7893

Date de mise en ligne : 19/03/2019

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-hommes-et-migrations-2018-4-page-212?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Musée de l'histoire de l'immigration.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Barbara Cassin, *La Nostalgie. Quand donc est-on chez soi ?*

Paris, Autrement, 2018, 157 pages, 10 €

Mustapha Harzoune



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/7893>

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2018

Pagination : 212

ISBN : 978-2-919040-42-1

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Mustapha Harzoune, « Barbara Cassin, *La Nostalgie. Quand donc est-on chez soi ?* », *Hommes & migrations* [En ligne], 1323 | 2018, mis en ligne le 01 octobre 2018, consulté le 14 mars 2019. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/7893>

La Nostalgie. Quand donc est-on chez soi ?

Barbara Cassin, Paris, Autrement, 2018, 157 pages, 10 €.



Quel vertige offert par l'universitaire dans cette réflexion menée en trois temps (Ulysse, Enée, Arendt) « pour faire de la nostalgie une tout autre aventure nous conduisant au seuil d'une pensée plus large, plus accueillante, d'une vision du monde délivrée de toutes les appartenances ». La nostalgie chez Cassin est double: nostalgie de l'ici et du même, nostalgie de l'ailleurs et de l'autre. Même si le mot n'est pas grec et ne se trouve

nulle part dans l'épopée d'Homère, Ulysse, souvent, est associé à la première, mal du pays et retour aux pénates: l'exilé n'a qu'une idée fixe, revenir dans sa patrie. Pourtant, souligne l'auteure, une fois revenu de sa tournée des bars, de l'enfer des usines, après s'être détourné du chant des sirènes et abandonné la couche féconde de Calypso; libéré du bon vouloir des dieux ou de quelques campements inhospitaliers, une fois donc de retour au bercail, qu'il ne reconnaît pas d'abord – « la patrie n'a rien d'une évidence » – et après avoir fait le ménage, dégager les importuns, rétabli un peu d'ordre et de justice, après avoir passer une nuit, « si distendue soit-elle » avec la douce et patiente Pénélope, dans ce lit nuptial et enraciné, par ses mains habiles creusé à même un olivier sans doute séculaire, Ulysse décide de reprendre la route, portant une rame de navire – ou une pelle à grain, ce sera selon le dépaysement et l'altérité rencontrée. Est-ce la perspective de l'ennuyeux ronron d'un foyer pépère ou, autre face de la nostalgie, de n'être « pas encore » arrivé? « Le désir douloureux non pas du retour mais de l'errance – en toute trivialité, besoin d'air et envie de se tirer... »? Quand donc Ulysse est-il chez lui? Jusqu'où son « lui » et son « chez lui » s'étendent-ils? Comme il ne s'agit pas de simplifier, il faut prendre Ulysse dans son entièreté – deux Ulysse pour le prix d'un ! – et veiller à cette nostalgie à double détente, rusée et polytrophe, aux milles tours: « garder Ithaque en son cœur, mais aussi à ne pas perdre la vision de ses errances » (Günther Anders).

Fuyant Troie, Enée campe la figure du déracinement sans retour, du bannissement. Comme Enrico Macias, « le pieux Enée » a emporté sa patrie – « les liens de la piété et de la religion » – non pas aux talons de ses souliers mais sur son dos. Lourd fardeau que Junon l'obligera à abandonner. Comme « il vaut mieux changer ses désirs que l'ordre du monde », pour en

finir avec l'errance, pour fonder Lavinium (du nom de sa femme) qui deviendra Rome, Enée doit oublier le grec. « Je les rendrai tous Latins par leur bouche une » dit Junon. « C'est avec la langue de l'autre que l'on se fait une nouvelle patrie. » « Altérité incluse » et d'autant plus « ouverte au métissage » qu'Enée a fini par abandonner les Troyennes « fatiguées », « c'est précisément sans les femmes d'avant que l'exil peut se transformer en émigration, en re-fondation par métissage ». Avec Enée, la nostalgie perd la boule dans les dédales d'une origine devenue une fiction – « Lacan propose d'écrire « fixions pour faire lire qu'il s'agit d'une fabrication, et non d'un donné, d'une fiction que l'on choisit de fixer » – et d'un rapport langue/peuple qui se joue des impératifs de l'unicité et ouvre le champ des appartenances.

Malgré les « petites doses d'arsenic » (Victor Klemperer) que l'Allemagne nazie y a infusées, Hannah Arendt s'est toujours définie par la langue allemande, non par rapport à un peuple ou un pays. Chez Arendt, la langue n'est pas enracinée dans un peuple: « Ce n'est tout de même pas la langue allemande qui est devenue folle ! » Cette dissociation langue/peuple, permet non seulement de sauver la langue, mais se conjugue avec « le souci de la pluralité humaine ». Pour Arendt « l'équivocité de sens » que portent les langues entre elles et que porte chaque langue en soi, produit « l'équivocité chancelante du monde ». « De la nostalgie à l'équivocité chancelante: que l'essence vacille ! N'être pas assurés de l'essence des choses sera ce qui peut arriver de mieux pour le monde et pour nous », écrit l'auteure.

M. H.

Mes cousins des Amériques

Arezki Métref, Alger,
Koukou éd., 2017, 215 pages.



À l'occasion de deux séjours en Amérique du Nord – à l'été 2015, en Californie et dans le Nevada puis, en 2016 à Montréal –, Arezki Métref, journaliste et écrivain algérien, note ses expériences, conversations et impressions de voyage. Depuis les années 1990, Métref a rejoint cette diaspora algérienne disséminée désormais « aux quatre coins » de la ronde planète, lui à Paris, quand ses « cousins » s'enracinent dans le nouveau monde. De la colonisation à la mondialisation, l'algérien cultive à son tour le don d'ubiquité et peut-être une façon bien à lui de faire son trou.

Il ne s'agit pas d'essentialiser ce qui ne peut l'être, mais de picorer dans ces « détails insipides, événements insignifiants » quelques traits partagés par des membres de cette grande famille qui, *nolens volens*, ont dû s'esbigner de leur si jeune et déjà si vieux bled. Macronistes avant l'heure, les Algériens semblent maîtres dans l'art de cultiver le « en même temps » : fiers et en même temps déçus, heureux et en même temps malheureux, généreux et hospitaliers comme nuls autres et en même temps sourcilieux et susceptibles comme pas deux, solaires et en même temps nostalgiques, déjà d'ici et en même temps, encore et toujours, un peu là-bas, rassemblés et en même temps divisés...

Pour la plupart, ces « cousins » ont débarqué dans les années 1990 ; histoire parfois d'éviter les frilosités de l'hospitalité française ou attirés par le rêve américain. Ce rêve ne baigne pas dans un romantisme de mauvais aloi car, « en tant qu'Algérien » pour paraphraser Hannah Arendt, difficile d'oublier ces autres « cousins », les peuples autochtones eux aussi victimes de la colonisation, ou les figures de la contestation (Angela Davis ou Mohamed Ali) et de la contre-culture (Bob Dylan) qui ont accompagné la formation d'une partie de la jeunesse algérienne et singulièrement celle de l'auteur. D'ailleurs, Métref glisse, comme en miroir, quelques éléments de sa « matrice volatile », la carte et les recompositions de son imaginaire américain, la géographie de son monde intérieure. La littérature y occupe une bonne place.

Le ton est enjoué, le texte à l'image des escapades file au pas de course, la langue, littéraire en diable, et la formule tanguée entre poésie et journalisme. Souvent, flotte le parfum de la nostalgie, nostalgie non pas seulement de ce qui a été, mais de ce qui aurait pu advenir. C'est peut-être pour cela que tout est objet de comparaison avec la lointaine et proche Algérie. Le regard est attentif aux exilés du monde entier jusqu'à traquer l'ombre de Piaf au Carnegie Hall (qui n'était pas d'origine algérienne mais marocaine). En matière d'exil, il s'agit toujours de la même histoire, tenter de transformer « le déracinement et une forme de nostalgie en combustible pour se faire un nouveau départ ». De ce point de vue, algérien n'est pas que l'anagramme de galérien. Loin de son Ithaque algérienne, Ulysse commence par « bricoler » ; depuis son breakfast kabylo-québécois où les thighrifine (crêpes aux mille trous) sont arrosées de sirop d'érable jusqu'à parler « indifféremment et parfois dans la même phrase, le kabyle, le dardja, le français avec ou sans l'accent kabyle

et québécois, l'anglais », inventant une savoureuse novlangue. Ainsi, pour dire les raisons du départ : « il n'y a pas que les conditions matérielles dit Amine. C'est qu'en Algérie, makache the hope (no future). » On bricole, et on s'installe ! À l'instar des 300 Algériens de la Silicon Valley (« c'est la première fois depuis des années que je rencontre des Algériens vraiment bien dans leur peau ») ou de cette tripotée de professeurs, journalistes, scientifiques, responsables associatifs rencontrés. Et pourtant, au Québec, l'image des Algériens se détériore. « La voile pour les femmes et la barbe canonique pour les hommes concourent à produire ce qu'un observateur appelle, peut-être un peu hâtivement, la « daeshisation du look ». » Notamment du côté de la rue Jean-Talon, « la Bab el Oued ou le Barbès de Montréal », le très officiel « Petit Maghreb » : « Cet espace qui devait mutualiser nos efforts pour donner de nous-mêmes une image positive, socialement et économiquement dynamique, n'a-t-il pas au contraire mutualisé nos défauts ? » À méditer.

M. H.

Le Livre d'Amray

Yahia Belaskri, Paris, Zulma,
2018, 144 pages, 16,50€.

Depuis 2008, Yahia Belaskri s'affirme comme un écrivain de premier plan. Ce roman, qui rassemble bien des thèmes qui constituent l'univers littéraire, l'imaginaire poétique, la singularité de cet auteur, vient le confirmer, s'il en était besoin. Amray naît dans un pays en guerre. Mais, la paix revenue, le gamin découvre que ses copains, Shlomo et Paquito, ont disparu. Il ne se consolera pas d'un autre départ, d'une autre fuite, celle d'Octavia. Plus tard, Manon, professeur dévouée, jugée « néfastes pour nos constantes », sera virée. Par les livres, l'amitié, l'amour, Amray apprenait à